

50

centimes

LES  
LIVRES ROSES

N°  
465

POUR LA JEUNESSE



Au c-  
paient,  
comme  
étaient  
sauvage  
Quant à  
concombre  
trouvait a

Dans c-  
On y renco  
qui ressem  
C'était là c

Dans les p  
entre le chai  
aussi délicat

## HISTOIRES DE PEAUX-ROUGES

Adaptation  
par  
Henri BELLIER

Illustrations de A. BONAMY

AROUSSE, 13-17, Rue Montparnasse, PARIS (6<sup>e</sup>)

# HISTOIRES DE PEAUX-ROUGES

---

## *Préface*

Un des désirs le plus souvent exprimé dans le dernier concours des *Livres roses* fut celui-ci : « Racontez-nous des histoires de Peaux-Rouges. »

Déjà ces récits plaisaient à la jeunesse d'autrefois qu'enthousiasmaient les exploits d'Œil-de-Faucon. Les histoires que nous avons réunies dans ce *Livre rose* plairont doublement, d'abord parce qu'elles sont pleines d'action et d'imprévu, ensuite parce qu'elles sont vraies.

Tous ces récits, en effet, ont été adaptés d'après des documents qui viennent d'être réunis par MM. René Thévenin et Paul Coze, dans un livre des plus curieux et des mieux documentés sur les Peaux-Rouges (1). On peut y suivre toute l'histoire des Indiens de la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours. Et les exemples de courage, de dévouement et de loyauté que l'on rencontre chez ces Peaux-Rouges que l'on a trop souvent, et injustement, traités en « sauvages », constituent la lecture la plus pittoresque et la plus attachante que puisse rêver.

---

(1) Mœurs et histoire des Indiens Peaux-Rouges, par René Thévenin et Paul Coze. — Librairie Payot, 106, boulevard Saint-Germain.

---

*Pour paraître*

# HISTOIRES DE PEAUX-ROUGES



DANS CES CONTRÉES VIVAIENT DE NOMBREUX ANIMAUX

## LE DÉVOUEMENT DE POCAHONTAS

### I. — LE PLUS BEAU DES JARDINS

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, les Peaux-Rouges occupaient, dans l'Amérique du Nord, de fertiles territoires. C'était comme un immense jardin, d'une richesse fabuleuse. Les coteaux étaient couronnés de cèdres, de cyprès et de pins. La vigne sauvage grimpeait aux arbres, y suspendant ses grappes de raisin. Quant à la plaine, elle produisait du maïs, des melons, des concombres et une grande variété de racines et de fruits. On y trouvait aussi des pommes de terre, encore inconnues en Europe.

Dans ces riches contrées vivaient de nombreux animaux. On y rencontrait le wapiti, qui est un cerf magnifique, l'orignal, qui ressemble à l'élan, le caribou, qui se rapproche du renne. C'était là de précieux gibiers.

Dans les plaines on trouvait une sorte d'antilope, intermédiaire entre le chamois et la gazelle, et de succulentes poules de prairie aussi délicates que nos faisans.

Dans les rivières, où le castor abondait, nageaient d'innombrables poissons. On y voyait aussi la loutre et le rat musqué, avec leurs jolies fourrures. L'ours noir procurait une excellente venaison, et le grand aigle à tête blanche, pêcheur de saumons et chasseur de chiens de prairie, fournissait ses plumes superbes pour l'ornement des coiffures. Enfin deux hôtes de la prairie étaient particulièrement recherchés des indigènes, le cheval et le bison.

Le cheval était vite devenu le fidèle compagnon du Peau-Rouge. Quant aux bisons, ces grands ruminants aux formes massives, à la tête ronde, barbue, et aux courtes cornes, ils passaient par immenses troupeaux et étaient particulièrement appréciés des Indiens qui savaient en tirer parti. Ils se servaient de la peau du bison pour fabriquer leurs tentes, leurs vêtements, leurs chaussures, la coque de leurs pirogues et toutes les lanières et courroies dont ils avaient besoin. La peau, revêtue de sa toison, était employée pour les lits et les manteaux.

Les os du bison fournissaient des outils, des aiguilles, des pointes de flèches et de harpons, des ornements. Ses tendons se transformaient en liens et en cordes d'arc. Ses cornes servaient de parure, et aussi de récipients. De sa graisse et de sa bouse séchée, on tirait une matière combustible ; de ses sabots une gélatine servant de colle et de vernis, et de sa cervelle un produit permettant de tanner le cuir.

Comme on le voit, dans un bison il n'y avait rien de perdu ; aussi les Peaux-Rouges se livraient-ils à cette chasse avec autant d'adresse que d'ardeur. Ils considéraient avec raison les troupeaux de bisons qui parcouraient les prairies comme leur principale richesse.

Aussi, un matin de l'année 1608, dans la région où se trouve actuellement Richmond, à l'ouest de la baie de Chesapeake, où vivait alors la nation des Potomacks sous les ordres du cacique Powhatan, une grande agitation régnait autour des tentes.

Les guerriers se montraient à la fois inquiets et furieux. Des étrangers, des blancs, étaient encore venus, la veille, chasser le bison dans la prairie, et l'on avait entendu le bruit infernal des armes à feu.

Tout à coup, le silence se fait. Le sorcier Grand-Corbeau vient de paraître. Il est drapé dans sa couverture, et, sur sa coiffure où dominant deux cornes de bison, se choquent les coquillages, les dents de bête et les pierres précieuses. A sa main il agite un éventail de plumes pour chasser les Esprits néfastes.



Lentement, le sorcier se dirige vers la tente du chef Powhatan, et l'avertit qu'il est temps d'agir. « Des blancs, s'écrie-t-il, ont, hier encore, tué des bisons dans nos prairies... »

— Je sais, interrompt doucement le cacique Powhatan, mais, s'il manque un ou deux bisons aux innombrables troupeaux qui parcourent la plaine, qui s'en apercevra ?

— Cela commence par un ou deux, et finit par mille, objecte



ILS SUIVAIENT UNE PISTE EN TATANT LE TERRAIN (p. 4)

gravement Grand-Corbeau. Les blancs ne tuent pas avec des flèches, mais avec des armes magiques. Si nous ne les chassons pas de nos territoires, bientôt ce seront eux qui nous en chasseront.

— Et que veux-tu faire ? interrompt Powhatan.

— Un exemple, répond Grand-Corbeau. Laisse quelques-uns de tes guerriers suivre la piste de l'étranger qui vient ainsi nous braver chez nous. Il sera bientôt pris. Et nous discuterons ensuite, entre nous, sur le sort qu'on lui réservera. »

Le chef Powhatan ne pouvait qu'acquiescer à une telle requête faite par un sorcier puissant et redouté. Et, sur un signe de Grand-Corbeau, plusieurs guerriers qui paraissaient attendre

impatiemment ce signal, s'élancent vers un bois qui contournait la prairie. Ils emportaient leur arc et leurs flèches, et leur tomahawk.

Le sorcier Grand-Corbeau avait raison en prétendant que les étrangers viendraient de plus en plus nombreux, attirés par les richesses d'un pays où la supériorité de leurs armes leur faisait espérer qu'ils pourraient bientôt régner en maîtres.

D'abord, ç'avait été les Espagnols qui avaient débarqué en Floride, et avaient cruellement, et inutilement, massacré les indigènes. Maintenant c'était des Anglais qui multipliaient les expéditions, attirés par l'espoir de précieuses découvertes.

L'étranger qui était venu chasser le bison sur le territoire des Potomacks, si près de la tente du chef Powhatan, était un jeune capitaine actif et entreprenant, John Smith. Mais il ne se méfiait pas assez des Peaux-Rouges qui sont passés maîtres dans l'art de dépister, et aussi de surprendre celui qu'ils considéraient comme leur ennemi.

Justement, les guerriers choisis par Grand-Corbeau pour faire la chasse au blanc, étaient parmi les plus fins limiers de la tribu. Il leur était déjà arrivé de suivre une piste la nuit rien qu'en tâtant, par intervalles, le terrain avec les mains, ou encore, de retrouver, sous la cendre, les traces de fugitifs qui, pour les effacer, avaient incendié la prairie derrière eux.

C'est dire qu'ils ont vite fait de retrouver la piste du capitaine John Smith. Puis ils s'approchent de lui avec mille précautions, l'entourent, et se précipitent avec un tel ensemble que l'étranger n'a même pas le temps de se servir de son arme.

Il est pris, désarmé, et conduit devant le chef.

Ici, le duel recommence entre le cacique Powhatan et son sorcier.

— Il faut tuer celui qui vient nous prendre nos richesses, déclare Grand-Corbeau.

— Contentons-nous de le garder prisonnier, propose Powhatan.

— Non seulement il nous vole, insiste Grand-Corbeau, mais il est détenteur de redoutables secrets de magie. Si nous ne le supprimons pas, il appellera à son secours les Esprits néfastes. »

Et, sentant que les guerriers qui l'entouraient pensaient comme lui, Grand-Corbeau finit par décider le chef à consulter ceux qui sont présents.

La majorité se prononce pour l'exécution du prisonnier.

Pour le capitaine John Smith, c'est la mort immédiate.

Déjà l'exécuteur, qui était là avec son tomahawk, s'approche, et mène le condamné vers la pierre du sacrifice.

## II. — SOUS LE TOMAHAWK

Le capitaine John Smith n'a pas bronché. Il comprend que la partie est perdue pour lui, et il se résigne à la mort avec une belle tranquillité.

Alors se joue un drame qui, malgré leur impassibilité, va



POCAHONTAS SUPPLIE SON PÈRE DE REVENIR SUR SA DÉCISION  
(p. 6)

profondément émouvoir les Peaux-Rouges qui en seront témoins. Le cacique Powhatan avait une fille, gracieuse et jolie, qui s'appelait Pocahontas. En sa qualité de fille de chef, Pocahontas vient d'assister aux débats qui se sont terminés par la condamnation du jeune blanc.

Tout à coup, au moment où l'exécuteur prenait ses dernières dispositions pour s'acquitter de sa sinistre besogne, Pocahontas se précipite vers son père et le supplie de revenir sur la décision prise. Elle plaide à nouveau la cause du jeune étranger, et elle trouve des accents qui commencent à émouvoir certains des guerriers présents. Le chef, qui adorait sa fille, est, lui-même, très touché par son intervention. Il semble hésiter.

C'est alors que le sorcier se décide à intervenir.

— Le verdict est prononcé, dit-il.

— Mais ne peut-on délibérer à nouveau ? propose Powhatan.

— Ce serait irriter le Grand Esprit, affirme le sorcier. On ne peut pas, on ne doit pas tenir comme nul un verdict qui a été solennellement prononcé. »

Et les gestes dont il accompagne ces graves paroles sont si imposants que tous les guerriers l'approuvent.

Le cacique Powhatan comprend qu'il ne peut lutter contre l'influence du Grand-Corbeau. D'un signe de tête, il semble approuver les dernières paroles du sorcier, et son bras ordonne à l'exécuteur d'accomplir sa tâche.

Le tomahawk est déjà levé.

Sans un mot, la jeune Pocahontas s'élançe vers la pierre du sacrifice, et, plaçant sa tête à côté de celle de John Smith, elle la couvre de ses longs cheveux noirs. Et elle déclare :

— Si l'on brise le crâne du prisonnier, il faudra d'abord écraser le mien ! »

Le geste de la jeune fille est à la fois si énergique et si touchant que plusieurs des Peaux-Rouges interviennent aussitôt pour qu'on libère le prisonnier.

Et Grand Corbeau n'ose plus insister pour que se poursuive l'exécution. Il s'éloigne lentement, en méditant, pour plus tard, de sinistres projets.

Dès lors les plus cordiales relations règnent entre le cacique Powhatan et le jeune capitaine anglais. Plusieurs fois Grand Corbeau essaye bien de compromettre celui qui est devenu l'hôte de la tribu en lui prêtant les plus mauvaises intentions. Mais, toujours, la vigilante Pocahontas déjoue ces manœuvres et intervient pour protéger celui qu'elle avait déjà sauvé de la mort.

Seulement, John Smith ne devait pas tarder à être attiré ailleurs par l'espoir de trouver de l'or. Grand-Corbeau ne manque pas de l'encourager dans ces recherches dont il ne comprend pas l'intérêt et lui fournit même des renseignements précieux.

Et le capitaine anglais quitta le cacique Powhatan qui l'avait

si bien accueilli, et aussi Pocahontas qui lui avait si généreusement sauvé la vie en offrant la sienne. Il remonta le Potomac, la belle rivière qui se jette dans la baie de Chesapeake, et se dirigea vers les Montagnes Bleues.

Quant à la jeune Pocahontas, elle devait être, quelques années plus tard, demandée en mariage au cacique Powhatan par un officier anglais qu'elle épousait et qui l'emmenait en Angleterre.

Pocahontas allait être reçue par la reine, femme de Jacques I<sup>er</sup>, et, dans toutes les fêtes ou les cérémonies où elle parut, on admira sa grâce et sa discrétion. La petite Peau-Rouge apportait un charmant démenti à tous ceux qui accusaient les Peaux-Rouges de barbarie et de férocité.

Elle mourut à Gravesend, en 1617, à l'âge de vingt-deux ans.

---

## SITTING BULL. LE GRAND RÉVOLTÉ

### I. — LES SIOUX SUR LE SENTIER DE LA GUERRE

Après les explorateurs, dont les Peaux-Rouges n'eurent pas toujours à se louer, devaient venir les émigrants. Ceux-ci étaient, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, attirés par le gouvernement américain qui voulait peupler le sol arraché aux Indiens. Une loi attribua la terre à qui la désirait, sous deux seules conditions : la mettre en valeur, et se faire naturaliser Américain.

Des émigrants, venus en foule de tous les pays, envahirent les terres indiennes. Et ces hommes, plutôt rudes et batailleurs, arrivaient avec l'idée bien arrêtée que les Peaux-Rouges étaient des ennemis qu'il était prudent de supprimer d'abord, si l'on ne voulait pas être tué par eux. Sans compter que les soldats américains étaient prêts à intervenir pour la répression des Indiens qui, à leurs yeux, avaient toujours tort.

La liste est malheureusement bien longue des violations de traités, des outrages et des meurtres dont les blancs se rendirent alors coupables envers les Peaux-Rouges. Ces derniers finirent par se révolter et déclarèrent une guerre implacable à tous ceux qui veulent les chasser de leurs territoires et les exterminer. Guerre

qui sera longue et terrible, car tous ces groupes de combattants vont se livrer à un farouche jeu de cache-cache à travers des milliers de kilomètres carrés.

Et, si les blancs ont des chefs, les guerriers rouges ne vont pas non plus en manquer. Parmi ces chefs peaux-rouges qui surent diriger la révolte et discipliner la résistance, un des plus renommés fut Sitting Bull.

Sitting Bull appartenait à la grande famille des Sioux. Tout jeune, alors qu'il portait le nom quelque peu folâtre de « Blaireau Sauteur », l'enfant accompagnait son père, qui était un chef, dans les chasses et à la guerre. A peine âgé de quatorze ans, « Blaireau Sauteur » combattait un guerrier d'une tribu ennemie, et le tuait.

Il devait ensuite se distinguer à la chasse, car il portait successivement le nom de « Quatre Cornes », puis celui de « Sitting Bull » qui allait lui rester. Cette dernière appellation lui vint, paraît-il, de la méthode audacieuse qu'il employait pour chasser le bison. Il lançait son cheval contre la bête qu'il voulait tuer, puis, l'ayant atteinte, il sautait sur son dos, s'y asseyait (*sitting bull*) et plongeait dans le garrot de l'animal son large couteau qui frappait juste.

Sitting Bull avait d'autres qualités que son courage à la guerre et son adresse à la chasse, pour mériter le titre de chef. C'était une sorte de visionnaire, un prophète qui, dans les moments de délire mystique, se vantait de communiquer avec le Grand Esprit et d'être son interprète auprès des hommes.

Aussi, à peine âgé de 23 ans, Sitting Bull est-il proclamé grand-prêtre de la tribu. Il est tout puissant et ne rêve que la justice. Il cherche d'abord à obtenir la paix, mais ses ennemis, loin de le seconder dans cette loyale tentative, le trompent, l'humilient et le trahissent, si bien que Sitting Bull abandonne peu à peu son rôle de pacificateur pour devenir le Grand Révolté.

A un Conseil tenu par les Sioux, Sitting Bull proclame la haine implacable qu'il nourrit contre les envahisseurs.

« Pourquoi, s'écrie-t-il, vous abaissez à obéir à des règlements, pourquoi vendre votre indépendance ? Cultiver le sol est œuvre d'esclave. Jamais les aïeux ne l'ont fait. Qu'importe les famines, les alarmes et la lutte pour l'existence ? N'est-ce pas la destinée de tous les hommes ? Gardons notre Prairie avec le butin des grandes chasses, et continuons notre course aventureuse dans l'espace sans frontières ! »

Pendant que les Sioux prêchaient la révolte, le gouvernement américain envoyait contre eux le général George Custer, com-



DES ÉMIGRANTS ENVAHIÈRENT LES TERRES INDIENNES (p. 7)



mandant le 7<sup>e</sup> régiment de cavalerie, qui vint occuper la colline voisine du campement indien.

Mais les Sioux s'attendaient à l'attaque. Ils avaient la supériorité du nombre et étaient armés de fusils pris à l'ennemi.

Sous la direction de Sitting Bull, les Peaux-Rouges cernent la colline, selon une de leurs manœuvres habituelles qui consistait à décrire autour de l'ennemi un vaste cercle tourbillonnant et se refermant peu à peu, comme le vol de l'épervier autour de sa proie.

Et le cercle se resserrait toujours pendant que les Américains se formaient en carré autour de leur chef. Ils avaient même creusé des tranchées-abris. Mais les Sioux redoublaient d'ardeur et chargeaient furieusement.

Cependant Sitting Bull se tenait à l'écart, et, après s'être mis en état d'extase, prononçait des incantations. Et l'intervention de leur chef auprès du Grand Esprit ne faisait qu'exalter l'ardeur et la confiance des Peaux-Rouges.

Maintenant, ils cernent de près l'ennemi qui n'a plus de munitions et se bat à l'arme blanche. Et, dans ce genre de luttes, les Indiens sont, de beaucoup, supérieurs.

Le général Custer n'a plus que son épée. Et encore elle est brisée. Il continue à se défendre avec le tronçon. La lutte dura jusqu'au soir. A l'approche de la nuit, Custer est seul debout, couvert de blessures et combattant toujours. Enfin, il tombe. Et, plein d'admiration pour son courage, Sitting Bull empêche ses guerriers de le scalper.

Après cette victoire des Sioux, les Cheyennes, tribu du Nord, accourent pour se joindre à eux, tandis que les Américains envoient le général Carr, avec le 5<sup>e</sup> régiment de cavalerie pour leur barrer la route.

## II. — LE DUEL DE BUFFALO BILL

Dans le régiment du général Carr se trouvait un éclaireur dont le nom est devenu célèbre. C'était le « colonel » William Cody, que les Indiens avaient surnommé Buffalo Bill parce que sa carabine ne manquait jamais le bison qu'elle avait visé. Il avait servi longtemps comme courrier et avait eu souvent l'occasion de se battre avec les Peaux-Rouges dont il connaissait bien les mœurs et les coutumes guerrières.



Au moment où Américains et Cheyennes vont se rencontrer, Buffalo Bill demande à son général :

« Voulez-vous me permettre de terminer l'affaire sans risquer la vie de vos hommes ?

— Comment cela ? interroge le général Carr.

— En provoquant le chef des Cheyennes dans un combat particulier, explique Buffalo Bill.



LES SIOUX CHARGEAIENT FURIEUSEMENT (p. 10)

— Acceptera-t-il ?

— Sûrement, car il ne voudrait pas paraître lâche en face de ses guerriers. Je connais Yellow Hand, chef des Cheyennes. C'est un brave.

— Et s'il te tue ?

— Ça, c'est mon affaire, déclare Buffalo Bill en souriant, mais cela m'étonnerait bien. »

Le général ayant consenti, Buffalo Bill porte son défi à Yellow Hand, chef des Cheyennes, qui accepte aussitôt le duel.

Et voici que les deux guerriers s'affrontent en présence des Peaux-Rouges et des Américains, qui, attentifs et anxieux, s'apprêtent à juger les coups.

Buffalo Bill, ses longs cheveux au vent, s'avance vers Yellow Hand qui dresse fièrement sa tête casquée de plumes. Et le premier choc est terrible, et définitif.

Yellow Hand est frappé à mort.

Sans hésiter Buffalo Bill, selon les lois de la guerre, arrache le scalp du chef indien, et les Cheyennes, se sentant vaincus, prennent la fuite.

Ils sont poursuivis par des forces écrasantes, et dispersés sous un déluge de fer. Sitting Bull, suivi de ses meilleurs guerriers, parvient à forcer les lignes de l'ennemi, gagne la région des Lacs, et traverse la frontière canadienne.

### III. — LA DANSE DE LA MORT

Les années ont passé et Sitting Bull est toujours loin. Or, voilà qu'on apprend que Sitting Bull a fait sa soumission ! Toutefois le gouvernement américain, n'ayant qu'une médiocre confiance en cette soumission qui n'est peut-être qu'un moyen de rejoindre les siens, tout en félicitant Sitting Bull, commence par l'emprisonner.

Sitting Bull ne proteste pas. Il sourit et patiente. Et il se laisse installer dans les Réserves, au camp de Standing Rock.

A ce moment — c'était en 1890 — les Peaux-Rouges pratiquaient une certaine danse qui était surtout pour eux l'occasion de s'exciter contre les blancs et de préparer la révolte.

Aussi le gouvernement s'empresse-t-il d'interdire cette danse. Il n'en faut pas plus pour donner à Sitting Bull l'occasion d'intervenir. Sur son appel, un chef indien s'empresse d'organiser au camp même de Standing Rock, où se trouve Sitting Bull, la fameuse danse interdite. Et les Indiens s'y rendent en foule.

Aussitôt le major Mac Laughlin, chef de la police indienne, envoie quarante hommes, sous la conduite du lieutenant Bull Head au camp de Standing Rock pour arrêter Sitting Bull.

Ce dernier était dans sa case en compagnie de l'un de ses fils, Grow Foot, âgé de dix-sept ans.

Les cases voisines étaient vides, presque tous les Peaux-Rouges étaient allés prendre part à la danse dont ils ne devaient revenir qu'au petit jour.

On était à la fin de la nuit quand les policiers pénétrèrent dans la case de Sitting Bull.

« Que me voulez-vous ? demande ce dernier.

— Nous venons t'arrêter, répond le lieutenant Bull Head.

— C'est bien, déclare Sitting Bull, je vais vous suivre. Je désirerais seulement mettre mes plus beaux habits et m'en aller sur mon meilleur cheval. »

Les policiers accordent volontiers cette faveur. Et Sitting Bull commence à revêtir ses plus beaux habits. Puis il fait venir un étalon gris auquel il tenait beaucoup.

Le chef peau-rouge accomplit tous ces préparatifs avec lenteur, presque avec solennité.

Pendant l'aube paraît, et, de tous côtés, les guerriers qui avaient pris part à la danse reviennent au camp. Ils sont très excités et ont tous leurs armes. Et ils entourent la case où Sitting Bull achève de s'habiller. Bientôt le prisonnier sort de sa case. Il est accompagné du lieutenant Bull Head, et, derrière lui, marche le second sergent Red Tomahawk.

Sitting Bull s'approche de son cheval. Alors son jeune fils, Crow Foot, lui dit :

« Vous avez déclaré que vous ne vous rendriez jamais à un habit bleu. Et voici des gens en uniforme bleu qui vous emmènent ! »

Sitting Bull regarde autour de lui. Il aperçoit ses plus fidèles guerriers. Et il les sent prêts à l'attaque. Il en donne alors le signal.

Aussitôt éclatent des coups de feu.

Le lieutenant Bull Head tombe, mortellement blessé. Il a cependant la force de se retourner et de tirer sur Sitting Bull, sur lequel, au même moment, le sergent Red Tomahawk décharge son revolver, l'atteignant à la joue droite.

La balle de Red Tomahawk a tué Sitting Bull sur le coup.

Une lutte furieuse s'engage dans le camp. Les Peaux-Rouges doivent enfin fuir devant l'arrivée de renforts, mais ce n'est pas sans avoir fait de nombreuses victimes.

Et, deux jours après, les policiers tombés au cours du combat sont solennellement inhumés, pendant que, plus loin, quatre prisonniers creusaient une fosse : on allait y ensevelir le corps de Sitting Bull.

---



YELLOW HAND EST FRAPPÉ A MORT (p. 12)

## GERONIMO, LE DERNIER CHEF APACHE

### I. — GUERRE SANS MERCI

Un Peau-Rouge qui fut aussi un grand chef, c'est celui qui est connu sous son nom espagnol de Geronimo. Il était né en Arizona, vers 1830, et, jusqu'en 1858, il vécut paisiblement dans son village avec sa mère, sa femme et ses trois jeunes enfants.

La tribu des Apaches à laquelle appartenait Geronimo, était bien tranquille. Elle se livrait à la chasse, et, de temps à autre, les hommes se rendaient dans les villes de la frontière, pour y faire quelques échanges. C'est ainsi qu'un jour Geronimo qui, depuis longtemps, était admis et respecté au Grand Conseil des guerriers, avait emmené ses compagnons dans un marché assez lointain. Leur voyage avait duré plusieurs jours.

Or, quand les Apaches regagnent leur village, tout avait été pillé. Geronimo, non seulement voit sa demeure dévastée, mais il ne retrouve ni sa mère, ni sa femme, ni ses trois enfants. Ils avaient été massacrés, ainsi que la plupart des habitants, par les Mexicains qui, sans aucune raison, avaient accompli ce crime et cette lâcheté.

Geronimo reste d'abord atterré en face de sa demeure, où il n'y a plus rien, si ce n'est les ornements que sa femme avait peints sur les parois et sur les jouets des petits ! Et il brûle tout ce qui reste de sa hutte parce qu'il sent que, plus jamais, il ne



trouvera là le repos. Puis il se rend sur la tombe de son père, et alors, il éprouve une telle douleur qu'il se décide à quitter le pays où il avait été si heureux et où, jamais, il ne pourrait plus l'être. Et il jure de se venger de tout le mal que lui ont fait les soldats mexicains.

Geronimo réunit tous ses Apaches et leur fait partager son désir de vengeance. Mais il leur conseille la prudence. Il faut qu'ils patientent. Actuellement ils ne sont pas en force et ceux qui ont pillé leur village doivent les guetter pour les surprendre.

Pendant plusieurs jours, selon la coutume, les Apaches pleurent ceux qu'ils ont perdus. Puis Geronimo les emmène une nuit. Il les conduit dans la tribu la plus proche, où il raconte le crime commis, et commence à préparer la révolte. Pendant plus d'un an, avec une patience et une énergie admirables, Geronimo prêche la vengeance, et réunit une véritable armée avec laquelle il décide de passer la frontière et de pénétrer dans le Mexique.

Cependant les Mexicains n'étaient pas sans se méfier. Ils étaient avertis que les Peaux-Rouges s'agitaient et quittaient leurs villages. Et des troupes avaient été envoyées pour les guetter et les surprendre avant qu'ils n'arrivent à la frontière.

Mais les Apaches étaient sur leurs gardes. Afin de mieux se cacher ils allaient à pied et se dispersaient à la moindre alerte pour se retrouver plus loin. Les Mexicains avaient beau multiplier les embûches, toujours elles étaient déjouées par les Peaux-Rouges qui demeuraient insaisissables.

Les cavaliers mexicains adoptent alors une autre tactique. Ils gardent tous les puits de la région où ils sont bien sûrs que tôt ou tard l'ennemi viendra. Mais les Apaches, devinant la manœuvre, préférèrent se passer de boire plutôt que de se laisser surprendre avant d'avoir atteint leur but qui est de passer la frontière avec toutes leurs forces.

— Sous la direction de Geronimo ils y parviennent. Et ils sont bientôt devant Arispe qu'ils assiègent. Les Mexicains ont beau défendre leur ville, elle est prise. Rien ne peut résister à la rage des Peaux-Rouges à qui Geronimo donne l'exemple. Entouré, un moment, par un groupe de cavaliers, on le croyait perdu alors qu'il les tuait tous et rejoignait ses guerriers enthousiasmés.

Pendant des années les Apaches, auxquels sont venus se joindre les Comanches, vont faire aux Mexicains une guerre sans merci, guerre d'embuscades où les Peaux-Rouges demeurent insaisissables.

Du reste Geronimo n'est pas un chef ordinaire. Il a prévu que la lutte serait longue et il s'est appliqué à y préparer ses hommes

en les soumettant à une discipline jusqu'alors inconnue des Indiens. C'est ainsi qu'il les empêche de tuer inutilement le bétail. Il fait garder en lieu sûr les troupeaux capturés, et veille à ce que la viande soit coupée, séchée et conservée pour s'assurer des vivres pendant l'hiver. Son autorité est telle qu'un jour ses guerriers ayant surpris tout un train de mules qui transportaient des outres pleines d'eau-de-vie, Geronimo fait répandre à terre le contenu des outres afin que ses guerriers n'abusent pas de la terrible « eau de feu ».

Geronimo est aussi intrépide dans l'action qu'il est prudent sur la piste de guerre. Et, se souvenant du massacre des siens, il ne fait jamais grâce aux ennemis qu'il combat. Par contre, il n'exerce pas sa vengeance sur les femmes ni sur les enfants. Toujours, il les protège. De même, en dehors de la bataille, il se montre charitable. Un jour il rencontre deux Mexicains dont l'un est gravement blessé. Geronimo examine la plaie du blessé, fait un pansement, et lui indique le plus court chemin pour trouver du secours et un docteur.

## II. — LA FIN D'UNE TRIBU

Cependant les Mexicains, désespérant de venir à bout des Apaches, font appel aux Etats-Unis qui procèdent alors par trahison. Sous prétexte de réconciliation, on invite à une grande fête les principaux chefs des Apaches. Et là, des soldats armés interviennent qui entourent les invités et les font prisonniers.

Tout à coup les Peaux-Rouges se précipitent sur les piquets de la tente où ils étaient retenus prisonniers, les arrachent, ensevelissent les soldats sous la toile, et parviennent à se glisser dehors, avec tant d'adresse que presque tous réussissent à s'enfuir.

Cette trahison criait vengeance. Et Geronimo décide d'user de ruse à son tour. Il envoie plusieurs guerriers qui font semblant d'être surpris par les blancs, et leur proposent de les mettre sur la piste de leur tribu. Et, en effet, les soldats sont conduits vers un endroit bien abrité d'où ils peuvent apercevoir le camp des Apaches, tous feux allumés. Évidemment, les Peaux-Rouges sont, cette fois, pris en défaut. Et, avec mille précautions, les soldats enveloppent le camp, puis se lancent à l'attaque. Seulement, dans le camp de Geronimo, autour des feux allumés et

sous les tentes, il n'y avait personne. Les Apaches étaient embusqués derrière les rochers et les buissons d'alentour, d'où ils criblent les assaillants de flèches.

Quand les soldats, après avoir perdu beaucoup d'hommes, parviennent à se regrouper et fouillent rochers et buissons, ils n'y trouvent plus personne.

Les Peaux-Rouges sont déjà loin.

Et Geronimo, nommé chef de toutes les tribus apaches, poursuit ses victoires.

Seulement, bien que vainqueurs, les Peaux-Rouges sentent que la lutte devient pour eux trop inégale. En effet, à chaque bataille, ils perdent des guerriers, qu'ils ne peuvent pas remplacer, tandis que les Etats-Unis leur opposent toujours des troupes fraîches. Et, en 1867, les Peaux-Rouges se décident à traiter. On leur accorde une grande Réserve sur les bords de la Rivière Rouge où ils consentent à se retirer.

Mais, dans leur Réserve, les Apaches ne tardent pas à se plaindre qu'on ne tient pas les promesses faites. On dédaigne leurs plaintes. Alors la révolte gronde.

On envoie trois escadrons de cavalerie commandés par le major Brown contre les Apaches récalcitrants qui se réfugient au flanc d'un rocher où s'ouvrait une grotte inaccessible.

Les Peaux-Rouges avaient compté sans les éclaireurs indiens du régiment qui finissent par retrouver leurs traces. Et, un matin, le régiment vient se poster sur une terrasse en saillie du rocher, d'où il découvre toute la tribu.

La fusillade éclate, tuant six Indiens, et une voix crie aux assiégés de se rendre. Les Apaches refusent, acceptant la lutte. Et ils se retranchent dans leur grotte où ils demeurent invisibles.

Le major Brown fait ouvrir le feu sur la muraille afin d'atteindre les Peaux-Rouges par ricochet. Les guerriers apaches ne voulant pas être massacrés sans combattre, se montrent et ripostent pendant que leurs femmes, à l'abri du rocher, rechargent leurs armes.

Brown fait cesser le feu et demande aux Apaches de se rendre offrant la vie sauve aux femmes et aux enfants.

Aucune réponse, si ce n'est un chant triste qui s'élève du camp.

« Que signifie ce chant ? questionne le major Brown.

— C'est le chant de mort des Apaches, explique un des guides ; ils vont se faire tuer jusqu'au dernier !

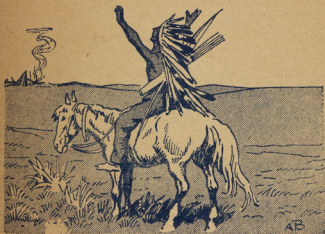
Le chant continue solennel et émouvant.



Puis c'est le silence.

Alors vingt guerriers apaches apparaissent. Ils sont là pour détourner l'attention des soldats pendant qu'une autre troupe se glisse entre les rochers pour les prendre de flanc.

Mais un éclaireur donne l'alarme. Et le combat reprend de tous côtés. Avec des courroies, des cordes, on attache des soldats armés de revolvers qui, suspendus au-dessus du gouffre, fusillent les Indiens à bout portant.



GERONIMO RESTE ATERRÉ EN FACE DE SA DEMEURE (p. 15)

Puis on fait rouler des rochers sur les derniers défenseurs du camp où les blessés, couverts de sang, continuent à riposter.

Enfin les soldats envahissent la grotte, baïonnette au canon. Il n'y avait plus un guerrier vivant. Partout des cadavres. On ne trouva, comme prisonniers à faire, que dix-huit femmes et six petits enfants !

Ce massacre devait marquer la fin des Apaches. Au recensement de 1890 on en trouvait quelques centaines à peine. Tous les chefs avaient été tués. Seul survivait Geronimo qui, loin de

s'avouer vaincu, annonça qu'il allait continuer une lutte sans merci avec les 289 compagnons d'armes qui lui restaient.

Mais Geronimo ne devait pas lutter longtemps. Il mourait bientôt laissant le souvenir d'un guerrier intrépide, mais aussi d'un homme de cœur qui toujours, même après les plus rudes combats, avait évité le massacre des femmes et des enfants.

## LA TRIBU FANTOME

Parmi les Sioux que le général Miles avait poursuivis avec des forces écrasantes, avec de l'artillerie et des mitrailleuses, les uns étaient parvenus à gagner la région des lacs et à passer la frontière canadienne, les autres avaient fait leur soumission.

Il restait une tribu des Cheyennes qui n'avait pu passer au Canada, et qui était bien décidée à garder son indépendance, malgré les troupes qui la poursuivaient, malgré l'artillerie et les mitrailleuses.

Cette tribu comprenait 700 personnes dont 235 guerriers, et était conduite par un vieux chef plein d'expérience et de courage, Doll Knife.

La tribu est bientôt cernée.

Doll Knife, ne voulant pas faire exterminer ses guerriers, et toujours bien décidé à ne pas se soumettre, s'efforce de gagner du temps. On lui envoie des parlementaires. Il les amuse, cherchant toujours le moyen d'échapper aux troupes qui le guettent. Mais celles-ci ne perdent pas le contact avec la tribu des Cheyennes, et finissent par la repousser dans les « Bad Lands », les « Mauvaises Terres », au sud-ouest du Dakota.

Là, les Peaux-Rouges ne trouveront rien à manger. Ils n'auront plus le choix qu'entre deux solutions : se rendre, ou mourir de faim. Doll Knife en tente une troisième. Il demande des secours. On ne lui répond pas.

Dès lors la famine commence à sévir dans la tribu, puis la maladie. Des femmes et des enfants meurent, puis aussi des guerriers qui, de 235 ne sont plus que 69.

Doll Knife et ses braves guerriers sont, plus que jamais, décidés à la résistance. Beaucoup de leurs chevaux sont morts. Ils abattent les derniers pour s'en nourrir. Puis la tribu, ainsi décimée

et à pied parvient à se glisser entre les groupes, et, gagnant les ranches du Nord, y dérobe des chevaux pour pouvoir fuir plus vite.

Naturellement l'alarme a été vite donnée, et, à la poursuite de cette tribu affamée et décimée, on lance deux mille cavaliers. Ah ! ce fut une fameuse randonnée. Il est des jours où les fuyards fournissent des étapes de 70 milles : cent douze kilomètres ! Et, quand les cavaliers croient enfin tenir les Indiens, ils ne trouvent plus personne.

Avec une habileté merveilleuse, avec mille ruses de guerre, Doll Knife parvient toujours à échapper et à éviter le combat. C'est une véritable tribu-fantôme que poursuivent sans relâche les deux mille cavaliers. Toujours, au moment où les Indiens paraissent à bout de force et découragés, ils disparaissent comme par enchantement. On dirait qu'ils rentrent sous terre.

Doll Knife parvient même souvent à faire perdre le contact à ceux qui s'acharnent à le poursuivre. Alors, il fait un crochet, s'échappe, pille une ferme, et donne à sa petite tribu le temps de se reconforter.

Puis la troupe retrouve la bonne piste.

Alors, la course recommence. Ainsi la tribu-fantôme traverse, sans avoir pu être rejointe, la Platte du Sud. Elle est arrivée dans le désert du Niobrara.

Hélas ! c'est à nouveau la famine.

Il faut encore tuer les chevaux pour pouvoir manger.

« Comment pourrons-nous fuir maintenant ? se lamentent les guerriers de Doll Knife. Nous n'avons plus de chevaux.

— Nous en trouverons d'autres, promet Doll Knife.

— Dans ce désert, ce n'est guère probable, objectent les guerriers.

— Dans le désert, il y a des forts que gardent mal les troupes américaines, explique Doll Knife en souriant. Et dans ces forts il y a des chevaux. Nous attaquerons les forts, et nous prendrons les chevaux. »

En effet, la tribu-fantôme ayant atteint le fort Robinson, les guerriers de Doll Knife simulent l'attaque du fort, gagnent le dépôt de chevaux, et, après avoir choisi parmi ceux-ci, s'enfuient.

Et les Indiens parviennent à gagner une colline en plein désert, la « Crow Botte » où ils établissent leur camp.

Cette fois le gouvernement de l'Union est bien décidé à en finir avec cette tribu-fantôme qui fait courir ses cavaliers depuis plus de soixante jours ! On sait où prendre les Indiens. Ils sont sur la colline. Il ne reste plus qu'à la cerner. On mobilise, pour cette

manœuvre, cinq régiments ! Et l'on donne aux troupes des instructions précises : le premier régiment ira au Sud, le long du Kansas Pacific ; le second au Sud-Est ; le troisième dans le Niobrara même ; le quatrième fermera la route des Black Hills ; le cinquième se tiendra au Nord, le long de la Yellowstone.

Sur la carte, le cercle se trouve ainsi bien fermé autour de la tribu-fantôme. Et le vieux Doll Knife peut se creuser la cervelle : il ne trouvera plus le moyen d'échapper.

Maintenant les troupes américaines ont pris contact, et elles donnent énergiquement l'assaut.

Le vieux Doll Knife a bien vu venir les troupes. Il a chargé ses plus solides guerriers de forcer la ligne ennemie à son endroit le plus faible, et, lui-même, avec le reste de sa tribu, il a complètement disparu. Il faudrait, pour le retrouver, creuser les sables du désert où la tribu-fantôme s'est, de nouveau, évanouie.

Mais, si le vieux chef indien avait pu encore déjouer les manœuvres des hommes et échapper aux troupes américaines, il ne peut lutter contre les forces de la nature. Il est arrêté par une formidable tempête de neige. Et, dix jours plus tard, la tribu-fantôme, sans armes, sans vivres, et presque sans vêtements, est cernée et faite prisonnière.

Du reste, la tempête de neige continuant, les troupes, elles aussi, sont obligées de rester là, sans avancer, pendant deux jours. Deux bonnes journées pour les malheureux Indiens qui peuvent se reposer, et surtout se nourrir. Ils reprennent des forces et du courage. Et le vieux Doll Knife est là pour les guider et leur donner des conseils.

Ah ! ils n'ont pas perdu leur temps. Profitant de la tourmente qui rendait toute surveillance impossible, ils ont creusé des tranchées dans la terre gelée et ont dérobé des fusils. Et, le troisième jour, au matin, quand le régiment s'apprête à emmener les prisonniers, il se trouve en face de combattants qui le reçoivent à coups de fusil. Pendant deux jours les troupes américaines sont tenues en échec.

Mais les soldats ont envoyé des courriers au fort Robinson d'où bientôt arrive un canon de campagne. Et l'on commence un feu d'enfer contre la tranchée où s'abritent les Indiens.

Or, dans cette tranchée, il n'y a pas que des guerriers, il y a aussi des femmes qui luttent avec courage sous la conduite de la plus jeune des filles de Doll Knife, qu'on appelle « Princesse ». Doll Knife ne veut pas exposer des femmes et des enfants à un feu aussi meurtrier. Il se rend.

Enfin la tribu-fantôme est prisonnière. Seulement, c'est en

vain que les soldats cherchent les fusils dont se sont servis les Indiens.

— Où sont vos armes ? demande l'officier à Doll Knife.

— Nous n'avons pas d'armes, se contente de répondre Doll Knife.

— C'est bien, dit l'officier. »

Seulement quand la tribu-fantôme est enfermée au fort Robinson, on procède à la fouille des prisonniers avec un soin tout particulier. On ne trouve pas un fusil, pas une arme.



LA TRIBU EST CERNÉE ET FAITE PRISONNIÈRE (p. 22)

— Quand je vous le disais, » déclare le vieux Doll Knife avec un fin sourire.

Doll Knife n'a plus qu'à s'immobiliser là avec ce qui lui reste de sa tribu. Ils sont prisonniers sur parole ainsi que d'autres chefs Sioux installés dans la même région et qui conseillent au vieux Doll Knife de ne plus songer à reconquérir une liberté devenue impossible. N'est-il pas plus sage de se soumettre définitivement ?

Alors a lieu un Grand Conseil où se trouvent les chefs Sioux, et auquel assiste le capitaine Wessels, commissaire du Gouver-

nement. A nouveau, les chefs sioux cherchent à faire entendre à Doll Knife la voix de la raison.

Ils le supplient d'avoir pitié des malheureux qui se tiennent groupés autour de lui et ont toujours en lui la même confiance aveugle.

Le vieux Doll Knife se lève. Il apparaît en haillons, et pourtant, jamais il n'a donné une pareille impression de calme et d'énergie. Il remercie d'abord les chefs sioux de leurs conseils amicaux, puis, se tournant vers le commissaire du gouvernement, il lui dit qu'il est prêt à faire sa soumission définitive, mais à la condition qu'on les laissera, lui et les siens, dans le pays. Il se refuse à retourner dans le Sud où l'on meurt de faim.

Le capitaine Wessels promet à Doll Knife qu'il sera tenu compte de son désir. Hélas ! cette promesse devait être vite oubliée.

Un mois après on prévient Doll Knife qu'on va le ramener au fort Remo avec les débris de sa tribu.

Le vieux chef s'indigne. Il rappelle la parole donnée. Il montre ses malheureux compagnons vraiment incapables de fournir, dans la neige, une étape de plus de mille kilomètres !

« J'ai des ordres, déclare le capitaine Wessels.

— Fort bien, réplique Doll Knife, nous refusons de nous y soumettre. Nous ne marcherons pas. On nous tuera plutôt.

— Soit, décide le capitaine Wessels. Vous ne mangerez pas tant que vous refuserez d'avancer.

— Nous ne mangerons pas, dit gravement Doll Knife. »

Pendant cinq jours, les prisonniers refusent toute nourriture. Il fait un froid glacial. Ils sont presque sans vêtements, et sont privés de feu. Ils entourent leur vieux chef en chantant le chant de la mort.

Le capitaine Wessels veut alors faire nourrir de force les enfants. Les mères s'y opposent. Elles veulent emmener avec elles leurs enfants dans la mort.

Furieux, le capitaine Wessels s'en prend aux derniers guerriers de cette tribu-fantôme. Il fait mettre aux fers deux de leurs chefs.

Dans la prison, ce n'est plus le chant de mort qui s'élève. C'est le chant de guerre qui retentit.

Les fameux fusils que les soldats n'avaient pas retrouvés en fouillant les prisonniers, avaient été démontés, emportés par les femmes sous leurs haillons, puis dissimulés sous le plancher du fort Robinson. Et maintenant, les fusils sortent de leurs cachettes.

Les officiers, convaincus que les Indiens étaient sans armes, n'avaient placé autour des baraquements qu'un simple cordon de sentinelles.

Et, soudain, une fusillade nourrie éclate. Les guerriers indiens s'emparent des carabines et des cartouchières des soldats qu'ils viennent de tuer. Et voilà la tribu-fantôme en fuite vers les collines !

Les guerriers de Doll-Knife auraient été seuls qu'ils échappaient encore. Mais ils ne veulent pas abandonner leurs femmes si courageuses et si dévouées. Du reste, à mesure que tombe un guerrier, une femme prend son fusil et le remplace sur la brèche. C'est ainsi que fut tuée « Princesse », la plus jeune des filles de Doll Knife !

Enfin, la tribu-fantôme — ce qu'il en reste ! — parvient à se retrancher au pied d'une colline dans une position presque inexpugnable. Seulement les malheureux n'ont plus de munitions !

Neuf jours encore, ils tiennent les assaillants en respect. Ces braves guerriers de Doll Knife sont groupés au fond d'un entonnoir près des falaises de War Bonnet Creek, à 44 milles du fort Robinson. Mais les troupes, qui ont gagné la crête des collines, ouvrent un feu nourri sur l'entonnoir d'où montent, mêlés, le chant de guerre et le chant de mort.

L'entonnoir est devenu une tombe d'où surgissent trois guerriers, l'un armé d'un pistolet, les deux autres de poignards. Et ces trois héros se précipitent sur les soldats qui les cernent. Ils tombent criblés de balles.

Au fond de l'entonnoir on trouva vingt-deux guerriers morts, et neuf grands blessés, parmi lesquels Doll Knife, qui guérit, et obtint enfin la permission de rester dans la Réserve des Oglalas, avec Red Cloud, dont il nous reste à conter les exploits.

---

## LES EXPLOITS DE RED CLOUD

Red Cloud, « le Nuage Rouge », a mérité d'être appelé par les Américains eux-mêmes « le plus grand Indien des temps modernes ».

Appartenant à une importante tribu des Sioux, il s'était distingué tout jeune à la chasse et dans les combats. Et il avait

groupé de puissantes tribus que révoltait l'audace avec laquelle les blancs venaient massacrer les troupeaux de bisons, ce bel et puissant animal si précieux pour les Peaux-Rouges et qui était pour eux le type même de l'Esprit des plaines.

Alors Red Cloud, à la tête de ses guerriers, entreprit de chasser les écumeurs de prairie. Et, dans leur fureur, les Indiens poursuivirent tous les blancs sans exception. Red Cloud tenait l'immense plaine sous sa domination et les territoires de chasse au bison étaient devenus des territoires de chasse à l'homme où les blancs étaient féroce ment traqués.

C'est alors que la guerre de Sécession étant terminée, les Américains se décidèrent à envoyer des forces contre les guerriers sioux.

Un certain capitaine Frédérick Brown se fit fort d'atteindre Red Cloud et de rapporter son scalp à Washington. Et le régiment auquel appartenait Brown se lança à la poursuite de Red Cloud tout en organisant un habile service d'espionnage afin de connaître exactement les mouvements de l'ennemi.

Seulement Red Cloud avait, lui aussi, ses espions qui le renseignaient par signaux aussi sûrement que le télégraphe. Et quand le capitaine Brown, avec son avant-garde, rejoignit les Sioux, sûr de les surprendre et d'arracher le scalp de leur chef, ce furent les Sioux qui tombèrent à l'improviste sur les soldats américains et les massacrèrent. Quant à Brown, il n'eut pas le scalp de Red Cloud : ce fut Cloud qui s'offrit le sien.

Après cette victoire, Red Cloud fut surnommé l'Invincible, et toutes les tribus vinrent se joindre à lui. Il régnait plus que jamais sur la Plaine.

Cette fois les Américains envoyèrent de nouvelles troupes avec des armes perfectionnées, carabines à répétition et mitrailleuses. Bien mieux, sur des chariots, ils transportaient des plaques d'acier capables de résister à l'épreuve des balles qui étaient alors en plomb.

Si Red Cloud était averti de toutes les marches et contremarches de l'adversaire, par contre, il n'était pas renseigné sur les nouveautés de son armement.

Et la rencontre qui eut lieu entre les troupes américaines et les Peaux-Rouges fut tragique et fatale pour ces derniers. Les Indiens, selon leur habitude, avaient chargé avec une folle impétuosité. Mais voilà qu'ils étaient accueillis par des salves continues. Les mitrailleuses faisaient merveille et les Indiens ne comprenaient rien à ces fusils ensorcelés dont le feu ne s'arrêtait pas !



Ce qui étonnait encore plus Red Cloud et ses Indiens, c'est que leurs balles n'atteignaient pas l'ennemi. Elles rebondissaient en claquant sur les blindages qui entouraient les chariots.

Alors Red Cloud multiplie ses charges infernales. A la tête des guerriers survivants, il s'élançait sur les invulnérables chariots sans pouvoir les franchir. Toutes les dix minutes Red Cloud rassemblait ses hommes et renouvelait ses attaques sous un feu



RED CLOUD FINIT PAR FAIRE SA SOUMISSION

terrible. Et ce fut vraiment miracle qu'il ne fut pas tué. Mais ses guerriers tombaient autour de lui. Sa troupe fondait à vue d'œil. Les mitrailleuses et les chariots cuirassés avaient triomphé de la valeur des Indiens. Pour eux, c'était l'irréparable défaite. Et Red Cloud dut battre en retraite avec ses derniers guerriers. Il tint encore la Prairie quelque temps, mais, voyant tous les autres chefs Indiens faire leur soumission, il finit par céder, lui

aussi, aux prières et aux arguments, et, en 1869, il signalait la paix.

Et la parole que Red Cloud donnait ce jour-là, il devait, malgré toutes les provocations et tous les abus, la tenir loyalement jusqu'au bout.

Pourtant les traités étaient violés qu'avaient signés les commissaires américains. Ces derniers avaient quitté les Réserves en déléguant leurs pouvoirs à des subalternes qui envahirent les Réserves et vendirent des terres sur lesquelles ils n'avaient aucun droit, repoussant les Peaux-Rouges vers les déserts. En quatre ans les Sioux durent changer huit fois de territoire !

Red Cloud proteste avec énergie, mais il continue à prêcher le calme. A quoi bon aller au devant de nouveaux désastres ? N'y a-t-il pas déjà assez de guerriers morts ! Et Red Cloud se refuse à recommencer une lutte qu'il juge inutile et néfaste pour les siens. Il préfère demeurer en paix sur ce morceau de terre qui lui reste de son immense domaine : c'est encore un coin de la prairie des aïeux.

Devenu un vieillard de 87 ans, l'intrépide guerrier que fut Red Cloud gardait toujours la même attitude pacifique et loyale. Le « Nuage Rouge » ne cessait de faire entendre des paroles de résignation et de sagesse. Seulement il montrait avec tristesse la plaine stérile où l'on avait établi sa Réserve, et il constatait :

« Jadis, je possédais un sol riche, couvert de hautes herbes, où le gibier abondait, une terre si vaste qu'un cheval rapide pouvait à peine la traverser en huit jours. Et maintenant je n'ai plus de terres, si ce n'est ce coin de pays presque entièrement désert. Pour chercher un peu de bois, moi qui commandais des milliers de guerriers, je suis obligé de le mendier. Mais si je suis si triste, si mon cœur est si lourd c'est que je pense à mon peuple. Qui donc lui viendra en aide quand je serai parti ! »

Red Cloud mourut en 1909. Depuis, beaucoup des Indiens demeurés dans les Réserves ont adopté les coutumes des blancs, et, de plus en plus, les terres des anciennes prairies s'ouvrent sous le soc pour qu'on y cherche le fer, le charbon, le pétrole ou l'or.